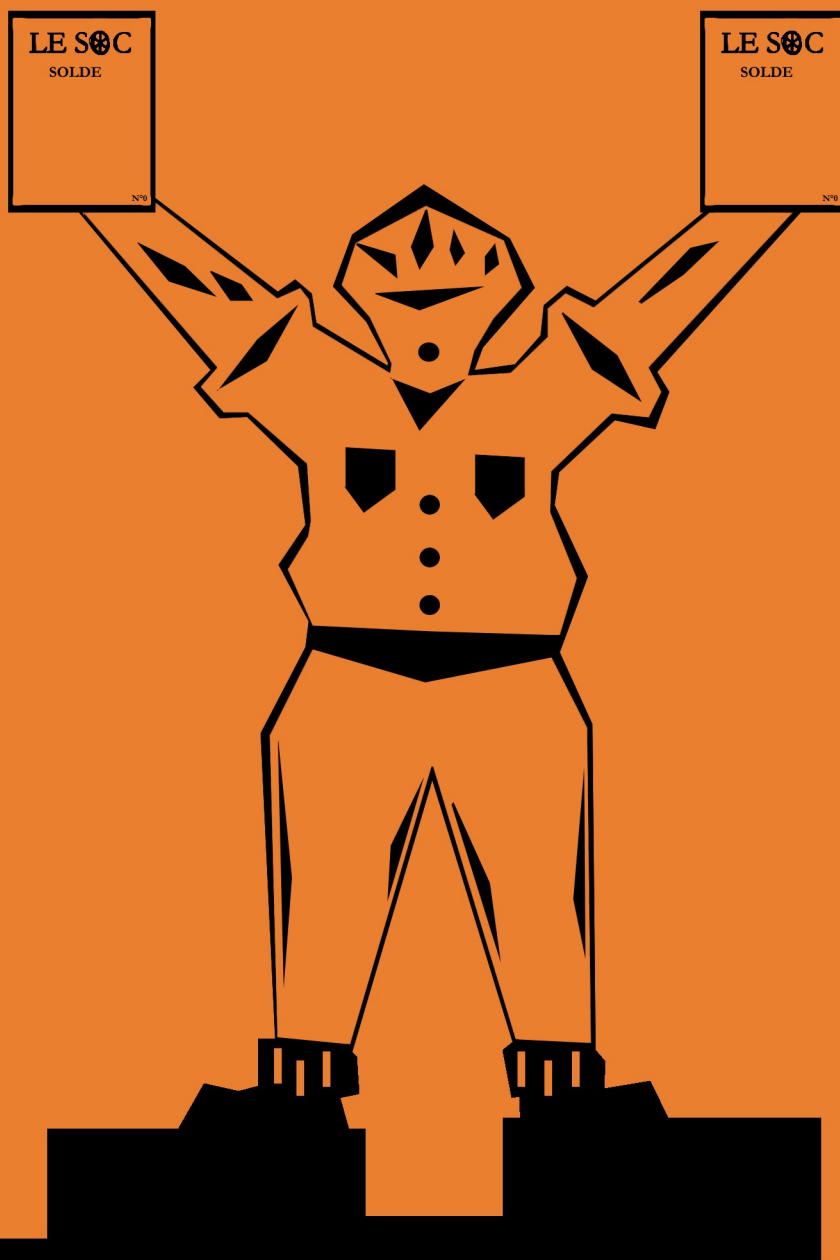


LE SOC

SOLDE



N°0

SOMMAIRE

LA FEUILLE DE CHOU de Berendia

TEXTES INÉDITS

LE SOC vous présente son Fameux Numéro 0 :
celui qui n'existe pas mais vous fait exister.

NOVEMBRE 2020

Rédacteur Sans Chef : Berendia

CRUAL : Elena A. de los Andes, Pierre Turcotte
& Louis Alkhar

Maquettiste : Berendia

Site de la revue : <https://lesoc.hotglue.me/>

Contact : berendia@protonmail.com

Compagnon de route :

Le SOC fait partie du Collectif POÉTISTHME.
Pour soutenir la création, ce collectif a mis en
place le Fonds d'Emancipation Poétique

[https://www.helloasso.com/associations/
poetisthme](https://www.helloasso.com/associations/poetisthme)

ISSN 2741-4205

« Telle Eve » ; « Je n'aurais pas dû » - Françoise Urban-
Menninger
« Palo Borracho » - Elena Platero
« Soldes » - Sarah Ducout
« Rose Pécule » - Louis Alkhar
« Rien à vendre », « Salauds de vendeurs » et « Achats
malins » - Christophe Esnault
« Les soldes » - Guénolé Boillot
« Aujourd'hui Baudelaire » - Jacques Cauda
« Dommages collatéraux » ; « Solderies » - Gaston Vieujeux
« Covid dix neuf » - Jean-Charles Paillet
« Les effluents défigurés » - Pierre Turcotte
« Chiunque sia » - Simone Sanseverinati (en Italien et en
Français s'il-vous-plaît)
« Coup des tas » - Patrice Gabriel Chénét
« Engrenage aux dents longues » - Ludovic Chaptal
« Bonheur éphémère » - Ortoolski.

FIGURATIONS

Sarah Ducout : Soldes
Jacques Cauda : Retour du marché
Berendia : « Ludd' » et « A vendre ! ».

LE COIN DE LUDD

LE CARRÉ DES AGITATEURS

« Qui a tué Ned Ludd? » de John et Paula Zerzan
« Pour un luddisme poétique » par Berendia

LE CERCLE LITTÉRAIRE

« La liquidation de la morale politique par la solde
poétique », une lecture de « Solde » d'Arthur Rimbaud par
Ioan Diaz



DES SOLDES MORALES AU DÉSORDRE MORAL

BERENDIA

L'ordre suppose la *soumission*, consciente ou non, à une hiérarchie qui se moque bien du consentement tant qu'elle a l'obéissance. Osons nous aussi, être moqueurs : moquons l'obéissance panurgique. Interrogeons-nous sur les dangereux couloirs des labyrinthes de l'impensé : tenez par exemple celui où la société de classes s'emmêle l'air de rien à la société de castes (jusqu'où l'une diffère de l'autre ?). Moquer, interroger – c'est désordonner. Solder la morale – mène au désordre moral. Voilà l'esprit satirique que nous revendiquons – voilà ce qui acère LE SOC et donne l'élan à notre charrue.

Les grands labours pour s'accomplir, ont besoin *d'occasions*, autrement dit de *désordre* (aussi appelés : friche, jachère, brande, etc.). Ô herbes folles, nous ne déprécions pas votre *folie*, nous la louons avec un lyrisme qui trémole du cul, car notre chant, cela va de soi – est oblique. Les herbes folles et nous ne savons marcher *droit – au –pas-de-l'oie* (qui met trop souvent ses pas dans ceux de la loi). Ô herbes folles, allégories de ce Temps des Folies qui est aussi celui des Espoirs Interdits ! Ô herbes folles, savant désordre qui offre l'*occasion* de repenser le *territoire* à coups de faux – et je-vous-le-dis sans mensonge, le *territoire* n'a plus à être l'espace homonymique de la *terreur*. Le sol doit revenir aux herbes folles – redevenir une échappatoire possible à l'aire de la *terreur*. A l'ère de la réticence répondons gaillards avec un air de résistance. Au terrible raisonnement – opposons la farandole de l'herbe folle. A ce dont la morale nous accuse – à ce que le bon sens nous refuse – à toutes ces cochonnetés normatives – nous adressons nos prérogatives obscènes (car sans-culotte) : celle d'accuser la morale – de refuser le bon sens. Ces invectives sont vaines – parce que sans sujet : elles ne sont qu'un saisissement verbal. N'ayons pas de crainte (et encore moins de honte) à rire au nez de toutes ces institutions impersonnellement absolues : nous, les laboureurs-devenus-herbes-folles, n'ayant jamais été les premiers, n'avons aucun mal à rire les derniers.

Souvenons-nous du Frère Rabelais qui a su tourner le terrible en risible et pour le reste, méditons sur ces paroles de l'Archange Noir qui veille sur notre revue, j'ai nommé – Jacques Vaché :

« Et puis vous me demandez une définition de l'umour — comme cela ! —

« IL EST DANS L'ESSENCE DES SYMBOLES D'ETRE SYMBOLIQUES » m'a longtemps semblé digne d'être cela comme étant capable de contenir une foule de choses vivantes : EXEMPLE : vous savez l'horrible vie du réveille-matin — c'est un monstre qui m'a toujours épouventé à cause que le nombre de choses que ses yeux projettent, et la manière dont cet honnête me fixe lorsque je pénètre une chambre — pourquoi donc a-t-il tant d'umour, pourquoi donc ? — Mais voilà : c'est ainsi et non autrement — Il y a beaucoup de formidable UBIQUE aussi dans l'umour — comme vous verrez — Mais ceci n'est naturellement — définitif et l'umour dérive trop d'une sensation pour ne pas être très difficilement exprimable — Je crois que c'est une sensation — J'allais presque dire un SENS — aussi — de l'inutilité théâtrale (et sans joie) de tout

QUAND ON SAIT

Et c'est pourquoi alors les enthousiasmes (d'abord c'est bruyant), *des autres* sont haïssables — car — n'est-ce pas — nous avons le génie — puisque nous savons l'UMOUR — Et tout — vous n'en aviez d'ailleurs jamais douté ? — nous est permis — Tout ça est bien ennuyeux, d'ailleurs. »

Jacques VACHÉ, *Lettres de guerre (1914-1918)*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche » (2018)

FRANCOISE URBAN-MENNINGER

Telle Ève

telle Eve
j'ai vendu
mon âme au diable
je l'ai soldée
pour une pomme
même pas mûre
qui m'en a fait voir des plus vertes
car la pomme
c'est moi
la reine des pépins
c'est encore moi

Je n'aurais pas dû

pour solde de tout compte
il m'est resté mon cœur
sur l'estomac

je n'aurais pas dû
donner ma langue au chat
mais ce fut plus fort que moi

mal m'en a pris
car aujourd'hui j'aboie
à la porte de chez moi

ELENA PLATERO

Palo borracho

Le palo borracho

speciosa speciosa

n'a pas pondu d'œufs

car ce n'est pas la saison

du coton. L'automne

est son dernier mois

de floraison.

Aucune annonce

d'hypermarché ne gâche

le rose de ses fleurs

à cinq pétales et le vert

foncé de ses feuilles.

SARAH DUCOUT

SOLDES

Le jour tombe sur la ville, rouge est le crépuscule.

Les vitrines resplendissent à la lueur du soir

Attirent les passants, les détournent du noir.

Parmi eux un enfant, que tout le monde bouscule

En douce, il se faufile, adulte minuscule

Personne ne remarque dans cette ambiance de foire

Ce garçon qui peut voir mais pas encore y croire.

Tant de gens, tant d'argent et si peu de scrupules.

L'enfant comprend bien vite, ici tout se monnaye

Le profit pour principe, tout se vend, tout se paye

L'argent, dieu cynique, hante le cœur des hommes.

Et l'on se satisfait d'avoir plutôt que d'être.

Ames d'humains au rabais, anxieux capharnaüm

Je consomme donc j'étais, tout doit disparaître.



LOUIS ALKHAR

Rose pécule

Lili, du haut de ses sept ans, arpentait la pièce, une main dans la bouche, l'œil électrique et bavant un peu. Demain dimanche, grand jour de solde : Papa lui confierait, en guise d'argent de poche, l'obole pour services rendus à la chose domestique.

ÉTATS DE SERVICE – Lili – Bilan hebdomadaire

La table avait été mise : 5 fois – et même, en disposant bien les couverts, fourchettes à gauche, couteaux à droite, car on s'applique, on est dévoué.

1 fois : on avait aidé pour remuer la fondue de poireaux, tâche requérant de nombreuses qualifications et diplômes en dextérité tant était haute la table où les poireaux baignaient et instable le tabouret sur lequel on l'avait hissée.

Le service des bisous crépusculaires avait été assuré sans encombre, y compris auprès des poils hérissés de tante Jeanne venue mercredi midi.

Les dents brossées : 10 fois – mais certes, Lili s'en faisait la réflexion, les dents n'appartenaient pas *tout à fait* à la chose domestique, quoique Maman s'ingénîât à les astiquer après coup, pour parfaire le travail, en majordome soucieux d'entretenir l'argenterie du domaine.

Rémunération : deux euros la semaine.

Cela faisait – Lili calcule – à raison d'une activité régulière et irréprochable comme celle-ci (nota bene : éviter verser entièrement pot crème hydratante dans bégonias comme semaine précédente, sinon solde à déduire) pour un an : 52 semaines x 2 euros = 104 euros. Lili se tripote le menton et fait un tour sur elle-même : 104 euros, voyons : cent quatre euros, cent-quatre euros, sankateuro...

Soit, comme ils coûtent 10 centimes à la boulangerie d'à côté, sankateuro = 1040 Malabars par an d'argent de poche. Pas mal. Et en 10 ans, 10 400 Malabars. Si l'on économisait bien, se dit Lili, on aurait de quoi faire d'énormes constructions Malabar dans le salon. Des T-Rex roses géants en Malabars par exemple. Ou le transsibérien grandeur nature dans le jardin, l'acier enfin ramolli et comestible. Ou des centaines de bombes de bain pour moments roses chauds... Les petits tatouages contenus dans l'enveloppe plastifiée des Malabars seraient aussi mis à profit : voilà de quoi tapisser, façon mosaïque en patchwork disco pop, tous les murs du salon. Quant aux emballages surnuméraires, ils seraient incorporés dans le papier mâché pour le diorama de la ville, échelle 1/1000. Que de ressources ! Ça ferait bien dans une biennale.

Alors l'idée lui vint. Quentin et Camille n'avait pas le droit d'aller tous seuls à la boulangerie. Malabars interdits. Avec Lili en revanche, ils pouvaient *commercer*. Des Malabars à 15 centimes, ça partirait bien. L'occasion était trop belle. On économiserait donc, semaine après semaine, afin que le commerce du Malabar prospérât. Les sous des premières ventes seraient réinjectés directement dans l'achat de matières premières – ainsi, plus de ventes, plus de rachats, et le cycle se perpétuant, à terme, davantage de bénéfices. Bientôt, prévoyait Lili, la boulangerie d'à côté n'y suffirait plus. Il faudrait s'approvisionner dans tous les points de vente de la ville. Peut-être négocier un contrat d'exclusivité, un Monopole-du-Malabar. Bien vite, à l'école, la grande Entreprise de Lili ferait des adeptes. Les CP, les maternelles, puis tout le cycle 2 et le cycle 3, galvanisés par le Projet, travailleraient sous ses ordres. Enfin, dans quelques mois, coup de grâce, par le biais d'une subtile OPA, elle siégerait, seule et souveraine, à la tête de la toute nouvelle multinationale : **Lili-Malabar®**.

Les yeux de Lili, vibronnant avec une folle ardeur, attendaient dimanche.

CHRISTOPHE ESNAULT

Rien à vendre

Donne-moi ton temps
Donne-moi une caresse
Une haute estime de moi-même
Je n'ai rien à vendre
Je crie partout que je n'ai rien à vendre
De toute ma vie
Jamais
Je n'ai eu quelque chose à vendre
Sauf, bien sûr
Beaucoup de moi-même

Salaud de vendeurs

Ce sont vous les nihilistes !!

Achats malins

**Si vos prix sont très bas
Je me ferai discret
Pour choisir
La meilleure affaire
Celle qui rendra pleine
Ma journée**

Les soldes

J'étais en train de flâner dans le magasin lorsque derrière moi j'entendis une femme dire :

— Tu pourrais pas le faire, toi ? J'ai vraiment trop peur, vraiment.

Je me suis retourné et j'ai vu deux vendeurs discuter. La femme n'avait pas l'air tranquille. Elle suait et respirait de manière saccadée, alors que les clients allaient et venaient sans lui accorder un regard.

Après quelques minutes de discussion, elle finit par convaincre son collègue de la remplacer.

Je me désintéressais alors de la conversation et continuais à chercher quelque chose pour me protéger du froid. Au détour d'une allée, une voix masculine se mit à tonner :

— Dans quelques minutes, un chariot va passer dans la tranchée centrale. Il contient d'innombrables paires de baskets qui vous seront soldées à 50 % de leur valeur DÉJÀ SOLDÉE.

Poussé par la foule, je me retrouvais à l'épicentre du magasin, aux premières loges pour voir passer le miracle. Son approche me fut signalée par le hurlement des loups.

Très vite, je me mis à japper avec eux. Toute ma vie, j'avais attendu que ce chariot arrive. Et, au fur et à mesure que la distance entre nous décroissait, mon excitation montait.

Une roue vint heurter mon pied et me fit basculer dans le chariot la tête la première. Et, tout en fourrageant dans les chaussures, je me mis à rêver d'une autre vie.

Quand soudain, loin, très loin, au-delà du ciel bleu et de la plage de sable fin, j'entendis une voix féminine rire et pleurer de manière saccadée, alors que les nuages passaient devant elle sans lui accorder le moindre regard.

JACQUES CAUDA

Aujourd'hui Baudelaire

Au milieu des flacons, des petits pots Danone,
Et des meubles made in Crémone,
Des marbres, des tableaux, des robes Christian Dior,
Qui traînent massées en plis d'or.

Dans une chambre bleue, bijou du groupe Accor,
Où un air pourrissant nous mord,
Et où un bouquet grand comme un épicéa
Exhale un parfum d'Ikea.

Un cadavre sans tête et vêtu d'Eminence,
Répand sur l'oreiller qui danse,
Un sang rouge et vivant comme un bout d'Olida,
Un jambon, un pâté lambda.

Et semblable aux visions qu'enfante Monoprix,
Et qui nous enchantent l'esprit,
La tête dans l'amas de ses cheveux, blottie,
Dorée de ses bijoux Tati,

Sur la table de nuit, tout comme une Adidas,
Repose ; et de cette godasse,
Un regard vif mais blanc comme un cachet d'Upsa,
S'échappe des œillets...fissa.



GASTON VIEUJEUX

Dommages collatéraux

j'ai mis dans la voiture
les sacs et les cartons
en avant l'aventure
ce matin nous partons

à fond sur l'autoroute
nous serons imprudents
et nous verrons sans doute
de jolis accidents

de longs carambolages
des gens de tous les âges
pressés et compressés

et dans les ambulances
des morts et des blessés
qui soldent leurs vacances

Solderies

dimanche après-midi
la zone industrielle
nos restes refroidis
qui battent la semelle

et cet ennui blafard
en guise d'aventure
il est déjà si tard
la fin déjà si sûre

un monde à petit prix
forcément le mépris
et le refrain des phrases

le vide en attendant
le bouquet lancinant
des longues métastases

JEAN-CHARLES PAILLET

Covid dix neuf

covid dix neuf et
dictature sanitaire
la vie est soldée

Les effluents défigurés

La nuit vient vite, comme un roulement de tambour, toujours trop vite. J'ai de la chance de dormir les mains jointes, à l'abri, sous un toit. J'ai de la veine de survivre encore à la vente de feu du jour. Mes mains sont marquées de veines qui courent dessus et s'entrelacent. Ma pelure est mince et transparente. Je n'ai pas assez épais de peau pour recouvrir ces mains qui n'aiment pas le travail. Ce sont mes longs doigts qui ont étiré cet épiderme tendu. Ces mains usées par l'alcool, quels effluents défigurés ! Quelles rigoles au bout de mes bras maigres ! On me dit, pour me faire plaisir, que ce sont des mains d'artiste. Jamais je ne les regarde sans les tordre en silence parce que je ne sais pas dessiner. On dit que ce sont des mains de pianiste. Elles auraient pu jouer du petit piano d'enfant si j'en avais eu un. Mais je n'en ai pas eu. Elles auraient pu nouer des cordes autour des cous. Elles n'avaient pas assez de dextérité. Elles auraient pu broder des tapis, elles auraient pu fabriquer de la fausse monnaie. Elles ne l'ont pas fait. Elles auraient pu tordre, escamoter, faire des tours de passe-passe avec les événements secrets. Elles n'y ont pas pensé. Elles auraient pu trahir, bannir, conspuer ou faire main basse sur les vices voisins. Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas faire tourner les toupies entre les autopsies ? Elles ne l'ont pas fait. Elles auraient pu dormir à poings fermés au sommet des antennes, s'abattre à brûle-pourpoint dans des assiettes d'eau. Ou semer la terreur à tous vents, lever des sceptres, voler dans les gamelles des orphelinats. Elles ne l'ont pas fait. Alors, de n'avoir rien fait, j'en conclus que mes doigts ont tiré sur la peau par désœuvrement. Maintenant, vieilles et tachées, mes mains ne sont plus bonnes qu'à solder mon autoportrait.

À l'instar des mains torses et veinées qui quêtent sur la rue de quoi boire, manger ou s'enivrer comme un pourceau matinal, je gratte pour écrire mon nom sur une plaquette de Ouija pleine d'empreintes et de jointures molles. Je suis encore capable d'écrire à l'envers sans clavier. Ça c'est un réel talent. J'ai gravé mon chemin de croix sur les boulevards, mon calvaire poussif dans les ruelles, et je peux manger des cardinaux fondants sur les quais inondés. Mais toutes ces mains jointes sous la joue en guise d'oreillers ne seront jamais assez confortables pour me permettre de sommeiller tranquille. On ne dort pas sur un lit de prières. On veille au son des cloches qui démarquent des indulgences digitales. Plates manigances nocturnes et citadines qui hurlent et désorientent les chauves-souris ! Je ne dormirai pas si je n'entends pas l'inaudible cri des chauves-souris. Mains blanches, défigurées, dont je suis dépositaire et qui reposent jointes sur ma poitrine pendant mon sommeil, effluents consanguins dans de beaux draps, ayez une petite pensée pour ceux qui saignent sous les ongles.

SIMONE SANSEVERINATI

Qui que ce soit

« Laisse toi embrasser par le soleil »

elle aime les roses
et la lumière des chaussettes,
ils contiennent et pompent
qui les arrachera.

« Ça me semble une bonne journée »

la normalité, pour elle, est une
qualité pas naturelle,
elle aime les dépassements,
elle aime les maraudeurs
quand ils portent

la laine dans les villes que
nous aimerions désert.

« Repose toi »

-modérer avant mûrir-
elle mord et résiste,
il n'y a pas d'océan sans
pierres,
qui que ce soit

Chiunque sia

“Fatti baciare dal sole”
a lei piacciono le rose
e la luce dei calzini,
contengono e rimpinguano
chi li strapperà via.

“Mi sembra una buona giornata”

la normalità, per lei, è una
qualità non terrena,
lei ama il sorpasso,
ama i predoni quando
indossano

la lana nelle città che
vorremmo deserte.

“Riposati”

-moderare prima di maturare-
lei morde e resiste,
non c'è oceano senza sassi,
chiunque sia.

Coup des tas

Je n'irai pas faire vos soldes – Désol(d)é
Vos affaires m'attirent au sol, et me laissent désemparé
Devant mètres de casseroles en piles, comme empalées
Pas solides, elles se cassent, mais comment vous parler
De ce vaste ennui en solde, vous restez entêtés
A nous nuire, nous embêter, endetter – en D. T.
D ou T, interchangeables ? Ils sont peut-être en solde
Mais vos tas, soliTaires, restent peu soliDaires
Ainsi, tout ne se solde ; sans vous D goût T
En tout cas, pour vos tas, je n'irai pas voter
Affliction, quand je vous vois vivre et penser
Que pour des confections : ivres et dépensiers
Pour des tas sur des tas, jusqu'à la surdité
D'être surendetté, jusqu'à l'absurdité !
De l'hiver à l'été, les soldes on attend
Etes-vous à la solde de quelque Satan ?
Pour, et sans sommation, nous pousser dans l'abîme
Avouez-vous que vos consommations s'abîment !
Alors, que faut-il faire face à ce coup des tas ?
Avant que vous ne déclariez : « Vendez-tout ! »
Ou qu'augmente le risque de vendetta
Tant que tout n'est pas entièrement avarié
Variez vos slogans et osez : « Rendez-tout ! »

LUDOVIC CHAPTAL

Engrenage aux dents longues

A chaque heure de chaque jour,
Entre les marchandises du monde,
Apparaissent, par flots,
Toutes sortes d'esclaves aux couleurs arc-en-ciel
Qui vont, tête baissée,
Un écran dans la main,
Frapper à la porte des maîtres
Pour quémander du travail, laborieux et sans droit,
En échange d'un toit de carton pour maison
Et de pain plastifié pour nourrir leur famille.

ORTOOLSKI

Bonheur éphémère

Fantassin sans solde
déserteur désœuvré
j'erre dans les rues
bondées de passants
sans magie
Processions
de chenilles processionnaires
ils font la queue
pour des cerises bios
des baskets à trois bandes
des sabliers de bonheur
ou d'autres merdes
bon marché
fabriquées à l'autre bout du monde
là où ils n'iront jamais
là où les inspections du travail
ne sont que de vastes blagues
là où la corruption
est monnaie courante
là où des mômes sont exploités
pour un bol de riz

À l'angle de la rue
un type me demande l'heure
je lui montre le soleil
il se marre
j'étais pourtant sérieux
6 mois que je n'ai pas regardé
une foutue pendule
quand tu patauges
dans la boue
t'as besoin d'avoir
les poignets libres
ils ignorent ce que c'est
cette bande de clampins
la guerre la vraie
on ne sait pas
ce qu'on ne sait pas
c'est ainsi

Un couple traverse
sur le passage piéton
ils ont la belle vie
celle des magazines
celle dont il rêvait plus jeune
le pavillon, la voiture à crédit
deux gosses
le premier veut être astronaute
le second avocat
foutaise
ils finiront au mieux smicard
au pire chômeur
ou peut-être les deux
à la fois

Le bar est en travaux
c'est la tuile
de toute façon
j'avais pas de quoi payer
mon regard se rabat
sur les toilettes publiques
parfait endroit
pour passer la nuit
pour tuer l'ennui
en rêvant d'anosmie
de suite royale
ou d'Otto Dix
dehors c'est les soldes
6 lettres de trop
quand t'es fauché
tout est trop cher
sauf si c'est gratuit
je n'ai jamais volé
si une fois
à bord d'un A300 et quelques
mais j'étais jeune
j'avais des ambitions
et de quoi me payer
un billet d'avion

À l'heure qu'il est
j'imagine qu'ils ont prévenu
mes parents
pauvre bougre
on ne peut pas dire
que je sois un exemple
j'ai essayé
comme tout le monde
j'ai échoué
comme tout le monde
enfin j'imagine
il faut toujours
se hisser au niveau des autres
sinon tu broies du noir
et tout devient insipide
sans saveur
sans goût
tu t'engouffres alors
au centre de la terre
à la recherche de Jules Verne
du temps perdu
ou de la mort-aux-rats

Des filles d'Europe de l'Est
louent leur sexe
près de l'école Victor Hugo
une fois minuit venu
certaines sont à peine majeure
Divorcé, veuf ou marié
les clients ne manquent pas
l'amour artificiel
ne connaît pas la crise
c'est ainsi
depuis la nuit des temps
et ce qu'importe
le temps qui fait la nuit
carte bleue non autorisée
prestation payable d'avance

Ironie du sort
le migrant
qui a élu domicile
près d'une agence de voyages
sera renvoyé dans son pays
là où on exploite les corps
la terre et les diamants
sans se soucier
du qu'en-dira-t-on

LE COIN DE LUDD

LE CARRÉ DES AGITATEURS

Qui a-tué Ned Ludd?

JOHN ZERZAN

C'est en Angleterre, la première nation industrielle, et tout d'abord dans le textile, principale entreprise du capital et la première à s'y implanter, que surgit et se propagea (entre 1810 et 1820) le mouvement révolutionnaire connu sous le nom de Luddisme. Le défi des soulèvements luddites — et leur échec — fut d'une très grande importance pour l'évolution ultérieure de la société moderne. Le sabotage des machines, cette arme décisive, précède, il est vrai, cette période ; Darvall choisit avec précision le terme de « récurrent » pour le qualifier tout au long du XVIII^e siècle, dans les temps favorables comme dans les difficiles. Et il n'était certainement pas le propre des ouvriers du textile ni de l'Angleterre. Les travailleurs agricoles, les mineurs, les meuniers, et bien d'autres se retrouvèrent dans la destruction des machines, souvent à l'encontre de ce que l'on qualifie généralement de leurs propres « intérêts économiques ». Pareillement, comme nous le rappelle Fulop-Miller, les ouvriers d'Eupen et d'Aix-la-Chapelle détruisirent les importantes Usines Cockerill, les fileurs de Schmollen et Crimmitschau dévastèrent les manufactures de ces villes, et d'autres, innombrables, firent de même à l'aube de la Révolution Industrielle.

Maintenant, les ouvriers anglais du textile — tricoteurs, tisserands, fileurs, tondeurs de drap, tondeurs de mouton, et autres — furent, comme l'écrivit Thomson, les pionniers d'un mouvement qui « en matière de pure fureur insurrectionnelle, s'est rarement trouvé plus largement répandu dans l'histoire anglaise », en quoi cette affirmation demeure sans doute en dessous de la vérité. Bien que généralement regardée comme aveugle, inorganisée, réactionnaire, limitée, et agitation inefficace, cette révolte « instinctive » contre le nouvel ordre économique rencontra pendant quelque temps de nombreux succès et se fixa des buts révolutionnaires.

Le Times du 11 février 1812 décrit « l'apparition d'une guerre ouverte » en Angleterre, le plus fortement implantée dans les régions les plus développées, et particulièrement dans le centre et le nord du pays. Le Vice-Lieutenant Wood écrivit le 17 juin 1812 à Fitzwilliam, du gouvernement, qu'« à l'exception des lieux-mêmes occupés par les soldats, le pays était de fait dans les mains des sans-loi ». En plusieurs occasions au fil de la seconde décennie du siècle, les Luddites, en effet, furent irrésistibles et développèrent une morale ainsi qu'une conscience d'eux-mêmes très élevées. Comme le notèrent Cole et Postgate, « assurément il n'y avait pas moyen d'arrêter les Luddites. Les troupes couraient en tous sens, impuissantes, trompées par le silence et la connivence des travailleurs ». Plus, un examen des compte-rendu de presse, des lettres et tracts montre que l'insurrection prenait clairement parti ; par exemple, « tous les Nobles et tous les tyrans doivent être abattus », peut-on lire dans un extrait de tract distribué à Leeds. Les signes de préparatifs pour une révolution générale déclarée étaient largement visibles, par exemple dans le Yorkshire et le Lancashire, déjà en 1812.

D'énormes quantités de biens furent détruits, parmi lesquels de très nombreux métiers à filer, qui avaient été modifiés en vue d'une production de qualité inférieure. En fait, le mouvement tira son nom du jeune Ned Ludd, qui, plutôt que de produire la camelote qu'on exigeait de lui, s'empara d'un marteau de forgeron et brisa tous les métiers à sa portée. L'insistance avec laquelle les Luddites se posaient la question du choix entre le contrôle des modes de production et leur suppression enflammait l'imagination populaire et les assurait de fait, d'un soutien unanime. Hobsbawm déclara qu'il existait une « sympathie débordante pour les briseurs de machine dans tous les secteurs de la population », une situation qui vers 1813, selon Churchill, « avait trahi l'absence complète de moyens pour préserver l'ordre public ».

La destruction des métiers fut, en 1812, vue comme un outrage capital, et il fallut dépêcher des effectifs chaque fois plus nombreux, au point de dépasser en quantité les troupes que Wellington commanda contre Napoléon. L'armée, toutefois, était non seulement éparpillée, mais encore considérée comme non fiable en raison de ses propres sympathies et de la présence de nombreux conscrits luddites dans ses rangs. De même ne pouvait-on compter sur la police et les magistrats locaux, et un important réseau d'espions démontra son impuissance face à l'authentique solidarité du peuple. Comme on pouvait le penser, la milice volontaire, régie par le Watch and Ward Act, ne parvint, selon les Hammonds, qu'à « armer les plus profondément aliénés », et il fallut ainsi, du temps de Peel, instituer le système moderne de police professionnelle.

Cependant, une intervention de cette nature aurait presque pu se révéler fondamentalement insuffisante, surtout si l'on considère la façon dont le Luddisme apparut, à chaque événement, plus révolutionnaire. Cole et Postgate, par exemple, décrivent les Luddites d'après 1815 comme plus radicaux que leurs prédécesseurs et conclurent que ceux-là « s'opposaient au système industriel comme un tout ». Aussi, Thomson observa qu'en 1819 encore la voie était toujours libre pour une insurrection générale victorieuse. Contre ce que Mathias appela « la tentative de destruction de la nouvelle société », il s'avéra nécessaire, afin de faire accepter l'ordre fondamental, de recourir à une arme serrant de plus près le lieu de production, en l'occurrence le syndicalisme. A l'évidence, l'ascension du syndicalisme, tout comme la création de la police moderne, fut une conséquence du Luddisme, mais nous devons aussi savoir qu'une tradition de syndicalisme longtemps tolérée avait existé parmi les travailleurs du textile et d'autres, avant même les soulèvements luddites. Par là, comme Morton et Tate sont presque les seuls à le signaler, la destruction des machines en cette période ne peut être considérée comme l'explosion de désespoir d'ouvriers privés d'une autre issue. En dépit des Combination Acts, qui stipulaient l'interdiction par ailleurs non appliquée des syndicats entre 1799 et 1824, le Luddisme ne se laissa pas décourager et affronta même, avec succès dans les premiers temps, un appareil syndical en expansion, qui refusait de mettre en danger le capital.

De fait, le choix entre les deux était possible et les syndicats furent laissés de côté au profit de l'organisation directe des travailleurs et de leurs fins radicales. [...] Mais pour en revenir aux Luddites, nous ne trouvons à leur sujet que quelques récits à la première personne et une tradition pratiquement secrète, principalement parce qu'ils se projetèrent dans leurs actes et non en une idéologie. Et de quoi s'agissait-il exactement ? Stearns, aussi près des faits qu'un commentateur pût l'être, écrivit : « Les Luddites développèrent une doctrine basée sur les vertus présumées des techniques manuelles. » C'est tout juste si, dans sa condescendance, il ne les traite pas de « pauvres diables arriérés », encore qu'il y ait là certainement un brin de vérité. Cependant, l'offensive des Luddites ne résulta pas de l'introduction de nouvelles machines, comme on a coutume de le croire, vu que celle-ci ne semble pas s'être effectuée en 1811 et 1812, lorsque le Luddisme, à proprement parler, commença à se manifester. La destruction correspondit plutôt aux nouvelles méthodes bâcleuses mises en œuvre à partir des machines existantes. **Elle n'était pas une attaque contre la production pour des raisons économiques, mais avant tout une riposte violente des ouvriers du textile (et vite rejoints par d'autres) aux tentatives de dégradation, sous la forme d'un travail inférieur : la camelote — les « découpages » assemblés à la hâte, pour l'essentiel —, là était le fond du problème.**

Si les offensives luddites correspondaient généralement à des périodes de dépression économique, cela était dû au fait que les employeurs profitaient souvent de ces occasions pour introduire de nouvelles méthodes de production. Il est cependant vrai que toutes les périodes de privation n'ont pas engendré le Luddisme, et que les régions où celui-ci apparut n'étaient pas spécialement déshéritées. Le Leicestershire, par exemple, fut le moins atteint dans les temps difficiles, tout en étant une zone productrice de fabrications lainières de la meilleure qualité ; le Leicestershire fut un puissant bastion du Luddisme. Se demander ce que pouvait comporter de radical un mouvement qui, en apparence, se « limitait » à revendiquer l'abandon des tâches corrompues, n'est pas saisir la vérité profonde d'une hypothèse, que l'on est en droit de faire, et qui fut tenue pour établie par chacune des parties, concernant le lien entre la destruction des métiers et la sédition.

Comme si le combat du producteur pour l'intégrité du travail de toute une vie pouvait se mener sans remettre en question le capitalisme dans sa totalité. **La demande de l'abandon des tâches corrompues entraîne nécessairement un cataclysme, et, dans la mesure où elle est poursuivie, une bataille du tout-ou-rien ; elle conduit directement au cœur des relations capitalistes et de leur dynamique.** Un autre côté du phénomène luddite généralement traité avec complaisance, en le passant délibérément sous silence, est son aspect organisationnel. Les Luddites, comme de bien entendu, fondaient sauvagement et les yeux fermés, tandis que les syndicats fournissaient aux travailleurs la seule forme d'organisation. Mais, de fait, les Luddites s'organisèrent localement et même fédéralement, regroupant des ouvriers de toutes les branches avec une coordination remarquable. Évitant toute structure aliénante, leur organisation eut la sagesse de n'être ni formalisée ni permanente. Leur tradition de révolte était dépourvue de centre et prévalut à la manière d'un « code non écrit ».

Communauté non manipulable, leur organisation était confiante en elle-même. Tout ceci, bien sûr, fut essentiel pour la portée du Luddisme, pour l'attrait de ses racines. Dans les faits, « aucun niveau d'activité des magistrats ni le renforcement des contingents militaires ne parvinrent à décourager les Luddites. Chaque attaque révélait un plan et une méthode », établit Thomson, qui témoigna de leurs « sûreté et communications sensationnelles ». Un officier de l'armée en poste dans le Yorkshire perçut chez eux « un niveau d'entente et d'organisation des plus extraordinaire ». William Cobbett écrivit au sujet d'un rapport au gouvernement en 1812 : « Et c'est le fait qui intriguera le plus les ministres. Ils ne peuvent trouver d'agitateurs. C'est un mouvement du peuple lui-même. » .

Cependant, et cela en dépit des observations dépitées de Cobbett, il se trouva des Luddites en la personne de leurs leaders pour se porter au secours des autorités. Leur mouvement n'était pas complètement égalitaire, bien que cet aspect ait été plus près de la réalité que ne le fut leur approche de tout ce qui était à leur portée, et de la façon dont cela leur échappa de peu. Bien sûr, ce sont des leaders que se dégagèrent le plus nettement avec le temps le « raffinement politique » [...]. Dans les temps « pré-politiques » des Luddites — comme dans nos temps « post-politiques » — le peuple haïssait ouvertement ses dirigeants.

Il applaudit à la mort de Pitt en 1806, et plus encore à l'assassinat de Perceval en 1812. De telles manifestations devant la mort de premiers ministres mettaient en évidence la fragilité des médiations entre gouvernants et gouvernés, le manque d'intégration entre les deux. L'affranchissement politique des travailleurs était certainement moins important que leur affranchissement ou leur intégration industriels, par le biais des syndicats ; c'est pour cette raison que le premier se poursuivit le plus lentement. Toujours est-il que les vigoureux efforts produits pour intéresser la population à des activités légales, à savoir la campagne pour élargir la base électorale du parlement, constituèrent une puissante arme pacificatrice. Cobbett, tenu par beaucoup pour le plus virulent pamphlétaire de l'histoire anglaise, décida de nombreuses personnes à rejoindre les Hampden Clubs favorables à la réforme électorale, et il se caractérisa aussi, aux dires de Davis, par sa « condamnation sans appel des Luddites ».

Les effets pernicieux de cette campagne de réforme créatrice de dissension se mesurent jusqu'à un certain point, en comparant les premières et énergiques manifestations de colère antigouvernementale des Gordon Riots (1780) et les attroupements contre le Roi à Londres (1795) aux massacres et fiascos des « soulèvements » de Pentridge et Peterloo, qui coïncidèrent approximativement avec la défaite du Luddisme juste avant 1820.

Né en 1943, Zerzan est un anarchiste américain qualifié d'anarcho-primitiviste ou de primitiviste. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont très peu sont traduits en français et dont les thèmes les plus récurrents sont la critique de la civilisation, de la domestication, du langage, de la pensée symbolique (des mathématiques jusqu'à l'art) et du concept de temps ainsi que des sources de ces rapports de domination.

Le texte original en anglais est paru en 1976 dans *Fifth Estate*. Première traduction française dans *Échanges et Mouvement* n°11 en 1977. Seconde traduction française à Grenoble en 1982. Troisième traduction française parue dans le recueil « Aux sources de l'aliénation » à *l'Insomniaque* en 1999.

Pour un luddisme poétique

Inciter le lecteur à voir d'une nouvelle manière l'évidence et s'attaquer à la signification de la preuve pour faire surgir les inquiétudes sur les écritures de la nécessité – « inexorabilité » ou « loi » encadrant le « réalisme ». Le réalisme cherche à étendre son empire sur les rouages du réel – mais c'est un mécanisme asséché et asséchant qui lutte vainement pour sa survie, car **le réalisme est toujours détruit par l'absurde du réel.**

Ce que nous voulons – c'est la réalité.

Ce n'est qu'en abandonnant toute prétention que l'on ressaisit la réalité – ce n'est qu'hors de la question de la production et de la valeur (parce qu'elles sont contraignantes), que l'on peut trouver le point aveugle qui déborde infiniment les règles.

Le luddisme poétique est une activité qui peut sembler lointaine à notre échelle, un acte qui disons-le est à portée de l'indiscutable – mais qui permet de se frotter au réel, ou au moins à son écho. Le luddisme poétique c'est pousser plus loin la métaphore – c'est mettre en avant la rigidité de la présentation formalisée de la réalité – du monde, assimilé à des marques graphiques, éthiques, esthétiques suivant des règles. User de la métaphore c'est repousser la mécanisation du réalisme dans ses retranchements absurdes – c'est refuser ses injonctions au « vrai » et à une conception figée du monde. Détruire ce paradigme d'illusions, c'est établir une corrélation entre les mouvements internes du spectateur et ceux du monde.

Ces « mouvements internes » ne peuvent s'expliquer contrairement aux propos des machinistes du réalisme – pétrificateurs du réel – rigoristes acharnés, etc. Ces « mouvements internes » donc, se font à la limite de l'empirique – sur le fil du lyrique, ils déploient ce qui est déjà là d'une manière mystérieuse sans pour autant répondre à une quelconque nécessité – règle – contrainte qui pourraient en figer l'image.

La mécanique du réalisme donne une consistance « rassurante » à ce qui n'en a pas – elle donne une nécessité à ce qui n'est que tautologie. Briser cette machination amène à cette conclusion vertigineuse :

Le réel est sans consistance.



LE CERCLE LITTÉRAIRE

ARTHUR RIMBAUD

Solde

À vendre ce que les juifs n'ont pas vendu, ce que noblesse ni crime n'ont goûté, ce qu'ignorent l'amour maudit et la probité infernale des masses : ce que le temps ni la science n'ont pas à reconnaître ;

Les Voix reconstituées ; l'éveil fraternel de toutes les énergies chorales et orchestrales et leurs applications instantanées ; l'occasion, unique, de dégager nos sens !

À vendre les Corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance ! Les richesses jaillissant à chaque démarche ! Solde de diamants sans contrôle !

À vendre l'anarchie pour les masses ; la satisfaction irrépressible pour les amateurs supérieurs ; la mort atroce pour les fidèles et les amants !

À vendre les habitations et les migrations, sports, féeries et comforts parfaits, et le bruit, le mouvement et l'avenir qu'ils font !

À vendre les applications de calcul et les sauts d'harmonie inouïs. Les trouvailles et les termes non soupçonnés, possession immédiate,

Élan insensé et infini aux splendeurs invisibles, aux délices insensibles, — et ses secrets affolants pour chaque vice — et sa gaîté effrayante pour la foule —

À vendre les Corps, les voix, l'immense opulence inquestionable, ce qu'on ne vendra jamais. Les vendeurs ne sont pas à bout de solde ! Les voyageurs n'ont pas à rendre leur commission de si tôt !

LOAN DIAZ

La liquidation de la morale politique par la solde poétique

Scène de liquidation explicite et violente de toutes les valeurs – « Solde » se présente dans une forme poétique brève, creuset du décalage moral. Ce poème-lapidaire mène une charge impétueuse contre des entités, des phénomènes, des objets – bref, des marchandises tout à la fois précises et assez abstraites pour laisser chacun décider de ce qui mérite d'être soldé. La poésie, redoutable rabiote au réel, révèle par l'ironie le vent de l'« opulence inquestionnable », autrement dit, de tout ce dont on exacerbe la valeur et qui n'est qu'un vide bouffi de battologies. Ce n'est pas tant la vente que l'achat qui est ici attaqué – achat fondé sur la croyance naïve en une parole qui assoit la valeur de manière péremptoire. Si la poésie n'est pas un modèle de vertu, pas plus qu'elle n'est exempte de cruauté – elle est ici un scandale qui s'assume, elle porte l'immoralité pour mieux se refuser à tout système évaluatif (évaluation morale en tête) et vient rappeler à notre bon souvenir que si la vérité se nourrit d'imposture en littérature – c'est parce qu'il en est de même pour tout ce qui n'est pas littéraire.

J'en profite pour adresser un coup de griffe à ceux qui douteraient encore de l'intérêt de la poésie : qu'elle soit d'aujourd'hui ou d'hier, il ne devrait plus être à démontrer que loin d'endormir face au réel, la poésie révèle *autre chose* de ce dernier.

Sur un ton drolatique qui ne manque pas de nous laisser songeurs, Rimbaud transfigure le geste de solder en un geste lyrique – mais participe-t-il avec ironie à cette braderie généralisée ou refuse-t-il d'y prendre part ? La réponse n'est pas donnée. Néanmoins, personne ne peut se prévaloir sans mensonge d'être au-dessus de la mêlée commerciale : nous sommes tous vendeurs et acheteurs – tous monnayeurs.

Mais dans cette circulation abêtissante et vorace, Rimbaud ouvre une porte dérobée vers un espace où clamer « À vendre » devient l'acte poétique même – un acte subversif qui déstabilise le politique en défiant l'autorité tautologique, tout en proposant quelque chose de radicalement *autre* – qui n'a pas de prix, pouvant donc être tout à la fois (ou exclusivement) l'absence de valeur ou la valeur absolue...





Où achèteras-tu un objet de luxe ou d'art
d'une structure plus savante que cette fleur
des champs ? Quand toutes nos institutions
sociales auraient disparu, la nature nous
offrirait toujours, en variété infinie, des millions
de bijoux.

ARTHUR RIMBAUD